DISSERTATION

N°. 133.

SUR LE GOITRE,

CONSIDÉRÉ

COMME ENDÉMIQUE DANS LA VALLÉE DE BIGORRE,

PRÉCÉDÉE D'UN LÉGER APERÇU DE LA TOPOGRAPHIE MÉDICALE DE CETTE CONTRÉE;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 14 juin 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR PIERRE DARRÉ-LARBONNE,

Département des Hautes-Pyrénées;

Bachelier ès-lettres de l'Académie de Pau; Chirurgien-Aide-Major au vingt-quatrième régiment d'infanterie de ligne et ancien Élève des hôpitaux civils de Paris.

Celui qui n'écrit que pour satisfaire à un devoir, à une obligation qui lui est imposée, doit avoir sans doute de grands droits à l'indulgence de ses lecteurs. LA BRUYÈRE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN, *Président.*
Histoire naturelle médicale	CLARION, *Examinateur.*
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. / FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	
Clinique médicale	CAYOL. / CHOMEL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. / BOYER. / DUBOIS, *Examinateur.* / DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX, *Suppléant.*

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Dubled.
Bayle, *Examinateur.*	Dubois, *Suppléant.*
Bérard, *Examinateur.*	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cloquet.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau.
Devergie.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A LA MÉMOIRE

DU MEILLEUR DES PÈRES,

QUE J'AI A PEINE CONNU,

ET DE LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Regrets éternels.

A LA PLUS CHÉRIE DES ÉPOUSES.

Amour et tendresse inaltérables.

A MES ENFANS,

MES MEILLEURS AMIS, OBJETS DE TOUTES MES SOLLICITUDES.

Amitié sans bornes et éternelle.

A MONSIEUR GILBERT-VIGNES,

Docteur en chirurgie.

Vous qui avez guidé mes premiers pas dans la pénible et difficile carrière médicale, puissiez-vous trouver dans la dédicace de cette dissertation un témoignage de ma gratitude et une preuve authentique de mon respect et de mon amitié.

A MADAME GILBERT-VIGNES.

Respect et amitié.

A MONSIEUR FIGAROL,

Juge d'instruction du tribunal de Tarbes.

Daignez agréer, Monsieur, ce faible témoignage public de mon respect et de ma reconnaissance pour l'intérêt et la bienveillance affectueuse dont vous m'avez sans cesse honoré.

P. DARRÉ-LARBONNE.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/dissertationsurl0005unse_j0i9

INTRODUCTION.

Avant de venir à Paris pour y subir mes examens, j'avais conçu le projet de soumettre à l'École une dissertation sur les maladies vénériennes traitées et guéries par la méthode antiphlogistique.

De nombreuses observations recueillies depuis 1824 avec l'exactitude la plus scrupuleuse, soit dans les hôpitaux militaires, soit dans les infirmeries régimentaires, où cette maladie est assez commune, m'avaient déterminé dans ce choix; mais, en y réfléchissant, je ne me suis pas dissimulé les obstacles que j'aurais eus à surmonter. Ce sujet, je le sais, est aujourd'hui l'objet d'un examen sévère; plusieurs praticiens distingués s'en occupent d'une manière toute spéciale; je n'entrerai donc pas en lice avec eux, tant je craindrais de leur être inférieur. Je crois que, s'ils sont fidèlement secondés, la science aura fait un grand pas sur ce point pratique d'une importance généralement reconnue.

Pressé par le peu de temps qui me reste à passer dans la capitale, j'ai dû me décider à prendre un sujet plus facile

peut-être, mais qui ne sera pas dénué d'intérêt, je l'espère, le goître. Cette affection, endémique dans mon pays, a souvent attiré mon attention.

Je ferai précéder tout ce qui est relatif à la description de cette maladie de quelques détails topographiques, et je terminerai par quelques observations qui me sont propres.

DISSERTATION

SUR LE GOÎTRE,

CONSIDÉRÉ

COMME ENDÉMIQUE DANS LA VALLÉE DE BIGORRE,

PRÉCÉDÉE D'UN LÉGER APERÇU DE LA TOPOGRAPHIE MÉDICALE DE CETTE CONTRÉE.

La vallée de Bigorre est située entre le 43e. et le 44e. degrés de l'attitude nord, et entre le 3e. et le 4e. degrés de longitude ouest du méridien de Paris, à peu près à 200 lieues de cette même ville, à 50 de Bordeaux, à 25 de Toulouse et à 30 de Bayonne; elle est bornée à l'est et à l'ouest par des coteaux forts élevés; au midi les Pyrénées la séparent de l'Espagne, et au nord elle finit en pointe par la réunion des coteaux de l'est et de l'ouest.

Cette vallée n'est, pour ainsi dire, interrompue nulle part par aucune élévation remarquable; elle a environ quatorze lieues d'étendue du midi au nord, et offre dans ce sens une pente sensible qui favorise infiniment l'écoulement des eaux qui descendent des Pyrénées. Trois petites rivières la parcourent dans cette direction; sa plus

grande largeur est d'une lieue à une lieue et demie; sa hauteur, en prenant pour type la ville de Tarbes, chef-lieu du département, est de 164 toises au-dessus du niveau de la mer, et à peu près de 1500 toises au-dessous du sommet des plus hautes montagnes qui la bornent au midi.

Les vents de l'ouest, du nord-ouest et du sud-ouest, qu'on appelle *vents de mer*, sont presque toujours suivis de pluie. Ceux du nord et nord-est sont ceux qui soufflent le plus fréquemment dans la vallée de Bigorre; ils sont l'annonce d'un beau temps. Rarement y observe-t-on ceux de l'est et du midi; ils font cependant sentir quelquefois leur influence pendant l'été, en amenant des chaleurs excessives : c'est alors que des orages viennent fondre sur les campagnes et portent l'effroi et la désolation dans le pays. Rien de plus commun que d'y voir, par leur violence, des maisons renversées, des arbres déracinés et des récoltes détruites par la grêle et la foudre.

Le printemps est presque constamment pluvieux; l'été, les mois de juillet et août particulièrement sont très-chauds; il n'est pas rare de voir alors le thermomètre centigrade monter de 25 à 35 degrés, et s'y maintenir assez long-temps. L'automne est presque toujours beau; souvent il se prolonge jusqu'au mois de janvier. L'hiver est ordinairement froid et humide. Janvier et février sont les mois les plus rigoureux de l'année.

Les Pyrénéens sont généralement d'une forte constitution, vifs et prompts dans toutes leurs déterminations; ils joignent à cette vivacité qui les distingue beaucoup de modération dans leurs rapports sociaux; ils sont polis et très-hospitaliers envers les étrangers; ils aiment et recherchent les jouissances douces, paisibles et amicales.

Dans certaines communes, cependant, on trouve des individus petits, rabougris, pâles et scrophuleux, d'une complexion délicate et peu propres à la reproduction de l'espèce, sorte d'imbécilles, véritables crétins; c'est plus particulièrement à sept ou huit lieues des montagnes, dans les communes de *Bazeillac*, *Gnouas*, *Marsat*, etc.,

qu'on rencontre ces individus qui semblent dégénérés de l'espèce humaine.

Les femmes y sont assez belles; elles ont généralement de la fraîcheur et un port gracieux; leurs évacuations périodiques commencent de treize à quinze ans, et finissent de quarante à cinquante. Bonnes ménagères, bonnes épouses et tendres mères, elles ne confient leurs enfans à des nourrices étrangères qu'autant qu'elles sont dans l'impossibilité physique de remplir ce premier devoir de la maternité; mais je dois ici signaler quelques abus, persuadé que je suis qu'elles ne pèchent que par ignorance, et que si la voix éloquente du sublime *Rousseau* s'était fait entendre chez elles, nous n'aurions pas à déplorer les nombreuses infirmités qui affectent l'enfance. « Point de lisières, point de bandes, point de maillot, dit ce « philosophe observateur, des langes flottans et larges qui laissent « tous ses membres en liberté, et ne soient ni assez pesans pour gêner les mouvemens, ni assez chauds pour qu'il sente les impressions de l'air. Comparez-le avec un enfant emmailloté du même « âge, et vous serez étonné de la différence. (*J.-J. R.*, Émile, « liv. 1^er^.). »

Le maillot, dans notre vallée, est toujours en vogue. Cette pratique s'oppose évidemment au développement des forces du nouveau-né, en le tenant dans un état constant d'immobilité; cette pression exercée depuis les épaules jusqu'aux pieds doit nécessairement gêner la respiration, la circulation, et déterminer des congestions cérébrales et d'autres accidens non moins graves; d'ailleurs les efforts continuels que font ces innocentes créatures pour se débarrasser de leurs entraves sont pour eux un sujet permanent de souffrances. Cette circonstance est fréquemment, ce me semble, la source des difformités qui se manifestent plus tard.

Il est un usage encore non moins funeste contre lequel l'hygiène s'élève depuis long-temps, et dont j'ai souvent eu occasion de m'indigner : c'est l'habitude qui se transmet de mère en mère de couvrir la tête aux enfans d'une manière exagérée, guidées en cela par

des sentimens qu'on ne saurait mal interpréter. Les malheureux qui sont ainsi soustraits aux influences de l'air atmosphérique sont affectés dès leur première ou deuxième année, quelquefois plus tôt et d'autre fois plus tard, de suppurations abondantes à la tête, à cette époque où leurs facultés intellectuelles commencent à se développer, où l'encéphale est dans un état d'excitation continuelle. En effet, toutes les forces vitales semblent alors se diriger vers cet organe ; de là la fréquence des congestions cérébrales, des convulsions dans le jeune âge. Ces suppurations, qu'on appelle vulgairement dans le pays *moudesse*, et qui ne sont autre chose que la teigne muqueuse de M. le professeur *Alibert*, sont respectées et religieusement entretenues par les parens, qui ne voient dans ce phénomène morbide qu'un bienfait de la nature, qui tend à se purifier et à tarir le réservoir des humeurs infectes, causes de toutes nos maladies! Ces enfans néanmoins, en proie à la douleur et épuisés par ces sécrétions anormales abondantes, ne tardent pas, dans bien des cas, à maigrir sensiblement ; leur teint, de clair et vermeil qu'il était, devient terne et pâle ; la face se bouffit ; les ganglions lymphatiques du cou s'engorgent, s'enflamment, suppurent et laissent à leur suite des cicatrices dégoûtantes et indélébiles : tout alors annonce une affection scrophuleuse bien caractérisée ; le goître et le crétinisme marchent souvent à leur suite, et ces cas ne sont pas rares dans les communes que j'ai indiquées, où j'ai souvent eu occasion de l'observer.

La teigne faveuse aussi est une suite assez ordinaire de ces suppurations ; souvent elle persiste jusqu'à l'âge de puberté, et quelquefois durant toute la vie.

D'après ce qui précède, je pense qu'il serait utile d'habituer de bonne heure les enfans, mais avec précaution, aux intempéries atmosphériques, de ne leur couvrir la tête et même le corps que très-légèrement : alors, comme l'observe le docteur *Briand* (Hygiène, p. 484), ils seront bien moins exposés à devenir malades que si on les surcharge de vêtemens, qu'on les coiffe de bonnets fourrés et qu'on les enveloppe sans cesse dans des schals épais ; car, dans ce cas, dit

cet auteur, les enfans seront presque toujours malingres, sujets aux rhumes, à des toux opiniâtres, aux maux d'yeux, d'oreilles; etc.

Quoiqu'il soit difficile d'entrer dans tous les détails de leur vie privée, et d'établir une ligne de démarcation dans les diverses classes de la société, on peut dire néanmoins que généralement l'habitant de la Bigorre est très-sobre. L'utile parti qu'il tire de son territoire et la douce température du climat lui procurent en abondance des céréales d'une excellente qualité; les légumes et les fruits y sont délicieux. La grosse viande, la volaille, le gibier et le poisson de rivière y sont aussi d'une très-bonne qualité et d'un prix peu élevé. Il fait régulièrement quatre repas tous les jours, deux dont le principal mets consiste en une bouillie très-épaisse, faite avec la farine de maïs torréfiée : c'est la nourriture de prédilection; elle est de toutes les saisons et de tous les jours; la digestion s'en opère facilement.

Dans la plus grande partie du nord de la vallée le pain est beau, et fait, en général, de froment pur; tandis que dans la partie la plus voisine des montagnes plusieurs sortes de graines entrent dans sa composition; il est noir, mal manipulé, peu poreux, d'une saveur aigre et même amère. Les habitans qui vivent près des montagnes ne boivent ordinairement que de l'eau; on voit, au contraire, l'usage du vin habituellement répandu dans tout le nord de la plaine.

L'eau dont l'habitant de la vallée fait usage provient des puits, dont presque toutes les maisons sont pourvues. Il suffit de creuser la terre de quelques pieds seulement pour l'obtenir. Le sable et le gravier se rencontrent à peu de distance de la surface du sol, circonstance qui, avec la pente du terrain déjà indiquée, s'oppose souverainement au séjour des eaux pluviales et aux exhalaisons insalubres des pays marécageux.

M. *Rosières*, pharmacien-chimiste fort distingué de la ville de Tarbes, a plusieurs fois fait l'analyse de ces eaux de puits; il les a, dit-il, constamment trouvées dans l'état de pureté le plus parfait; et, pour me servir de ses propres expressions, il pense « qu'il n'en « existe pas au monde de meilleure qualité, de plus potables que

« celles-là, que celles enfin dont se trouvent gratifiés tous les habitans « qui avoisinent la rivière de l'Adour. » Il prétend, à juste titre, je crois, que cela provient de leur filtration à travers cette couche de sable et de gravier dont j'ai déjà parlé.

L'industrie est toute territoriale : c'est là la seule ressource des habitans, depuis la nullité commerciale presque complète des Espagnols. L'agriculture captive toute leur attention; aussi peut-on assurer que depuis quelques années cet art y est porté à son plus haut degré de perfection; ce qui fait que la Bigorre, et en général le département des Hautes-Pyrénées, pourraient, à cet égard, servir de modèle aux autres départemens.

Les bornes dans lesquelles je suis forcé de me renfermer, ayant à traiter du goître spécialement, l'impossibilité où je me suis trouvé de passer moi-même en revue la flore du pays, m'empêcheront d'entrer dans des détails qui, sans doute, ne seraient pas dénués d'intérêt. Il en est de même des eaux thermales nombreuses qui avoisinent la vallée, et sont situées dans les montagnes qui lui servent de limites au midi : telles sont, par exemple, les eaux minérales hydrosulfureuses et salines de Bagnères-Adour, qui marquent, suivant M. *Ganderax*, médecin-inspecteur, de 18 à 40 degrés thermomètre de *Réaumur;* la fontaine ferrugineuse d'Angoulême, découverte en 1802, par MM. *Lameyron* et *Doux*, dont la température est de 11 degrés, celle de l'air étant à 16; les eaux minérales de Barèges, qui marquent, suivant M. *Alibert*, de 30 à 45 degrés thermomètre centigrade; celles de Saint-Sauveur diffèrent des précédentes par quelques degrés en moins.

Avant de passer à la description du goître, il me paraît indispensable de jeter un coup-d'œil sur la topographie particulière des communes de Bazeillac, Gnouas, Marsat, etc., où cette maladie est évidemment endémique. Ces communes, situées sur les bords de l'Adour, à sept ou huit lieues nord des montagnes, à une demi-lieue à peu près des deux cotaux qui bornent la vallée à l'est et à l'ouest, sont environnées d'un terrain plan, graveleux, mais dont la superficie est

recouverte d'une couche peu épaisse de terre végétale ne conservant point l'humidité, circonstance qui devrait mettre cette contrée à l'abri des exhalaisons insalubres des pays marécageux. Le terrain, dont la plus grande partie est labourable, peu boisée, y est d'un rapport moyen. On y remarque rarement des brouillards, et l'air circule librement de toutes parts. Les maisons sont généralement basses et les appartemens assez mal aérés; d'ailleurs, les habitans de ces communes se trouvent dans toutes les autres conditions assignées dans la topographie de la vallée.

Je dois faire observer que depuis environ une trentaine d'années le nombre des goîtreux et des crétins a considérablement diminué dans ces villages, et l'habitude qu'on avait jadis dans tout le pays d'en désigner les habitans par l'épithète de *cols grands* (gros cous), et *pepis* (imbécilles) est presque entièrement passée. A quoi pourrait-on attribuer cette amélioration, si ce n'est aux progrès de la civilisation et aux alliances avec les pays circonvoisins ? circonstances qui ont dû nécessairement apporter de nombreuses modifications dans la vie privée des habitans.

Du goître.

On donne ce nom à un engorgement de la glande thyroïde, engorgement dont la forme, le volume, la consistance présentent de nombreuses variétés.

Cet engorgement, auquel les auteurs ont donné le nom de *bronchocèle, thyrocèle, hypertrophie du corps thyroïde, thyroïdite chronique*, etc., etc., peu apparent dans le principe, augmente ordinairement d'une manière lente et graduelle, quelquefois brusquement, et parvient dans peu de temps à une grosseur énorme. On en a vu descendre jusqu'à l'ombilic, et même, suivant *Mittelmayer*, jusqu'aux genoux.

La glande thyroïde, dans l'état normal, ressemble à un croissant du volume d'une châtaigne; elle est mollasse et d'une couleur rougeâtre, située au-devant du cou, sur les cartilages du larynx et l'ex-

trémité supérieure de la trachée-artère. Le corps thyroïde reçoit quatre grosses artères : deux supérieures, qui viennent des carotides, et deux inférieures, qui viennent des sous-clavières; ses veines vont se rendre les unes aux jugulaires et les autres aux sous-clavières ; ses nerfs viennent des récurrens et du grand-sympathique cervical. On n'a pas encore pu y découvrir des vaisseaux lymphatiques.

La tumeur formée par le développement du corps thiroïde est située à la partie antérieure moyenne et inférieure du cou; elle est ordinairement molle et pâteuse au toucher, indolente, sans chaleur ni changement de couleur à la peau, à laquelle elle est unie très-lâchement, affectant le plus communément une forme globulaire, quelquefois celle d'un croissant symétriquement arrondi; enfin elle est adhérente aux larynx, dont elle suit tous les mouvemens généraux.

Le diagnostic du goître paraît être très-facile; néanmoins il est arrivé dans un bon nombre de circonstances que des praticiens du plus haut mérite ont confondu cette tumeur avec d'autres engorgemens susceptibles de se développer dans le voisinage du corps thiroïde. M. *Brun* (Dissertation inaug., p. 17, Paris 1813) pense même que les opérations citées par M. le professeur *Fodéré*, dans son ouvrage sur le goître et le crétinisme, n'auraient été pratiquées que sur des kystes mélicériques, stéatomatiques ou autres tumeurs développées dans le tissu cellulaire sous-cutané qui enveloppe le corps thyroïde ; il ajoute d'autant plus de foi à cette opinion, qu'il rapporte, même page, que M. le professeur *Dupuytren* a plusieurs fois avancé, dans ses cours de clinique chirurgicale, que cette méprise était, dans bien des cas, extrêmement facile l'orsqu'on n'y portait pas la plus grande attention. La forme, le lieu précis et le mode de développement de la tumeur ; l'état lisse et pâteux du lipome, la fluctuation du mélicéris, les caractères particuliers des tumeurs anévrysmales, etc., viendront toujours éclairer le diagnostic.

Le goître, suivant presque tous les auteurs, est héréditaire, sporadique, accidentel et endémique.

L'examen de l'hérédité et de l'endémité a spécialement fixé mon

attention durant les sept années que j'ai exercé la médecine dans la vallée de Bigorre. Voici ce que j'ai pu remarquer :

1°. Je n'ai jamais vu le corps thyroïde se développer avant l'âge de quatre à cinq ans.

2°. Lorsque ce développement est survenu avant l'âge de dix ans, les enfans, dans la plupart des cas, sont restés dégradés au physique et au moral.

3°. J'ai constamment observé que les enfans soustraits à temps à l'influence des causes endémiques, avant que le cou n'eût acquis un grand accroissement, devenaient, par cette circonstance même, exempts de cette maladie, bien que le père et la mère fussent évidemment goîtreux ; d'ailleurs, personne n'ignore dans ce pays-là qu'il suffit de sortir des bords de l'Adour et d'aller habiter les côtes voisines pour en être exempt, ou pour le faire disparaître complètement lorsqu'il n'a pas déjà acquis trop de volume ou de dureté ; tandis que les gens des côtes, où cette maladie est inconnue, n'ont qu'à s'en aller habiter les bords de l'Adour, dans les villages que j'ai indiqués, pour qu'ils la contractent, au moins dans la plupart des cas.

4°. J'ai vu souvent aussi que des pères et mères goîtreux avaient des enfans bien constitués, exempts de cette affection ; tandis qu'au contraire des pères et mères sains et robustes d'ailleurs avaient tous leurs enfans goîtreux.

5°. Enfin, j'ai remarqué également que la classe pauvre, indigente, habitant presque toujours des appartemens bas, mal aérés, faisant habituellement usage d'une alimentation grossière et peu nutritive, était plus fréquemment affectée de goître que les classes de la société qui se trouvent dans des circonstances plus favorables.

D'après cet exposé, que penser de l'hérédité de cette maladie ? Elle est loin d'être démontrée pour moi, bien que je doive, à la vérité, dire que, comme ces curés dont parle M. le professeur *Fodéré*, et sur le rapport desquels il semble avoir fixé son opinion,

je n'ai pas manqué de voir des enfans goîtreux dont le père et la mère étaient affectés de cette maladie. Cette circonstance est cependant loin d'infirmer mon opinion et de dissiper mes doutes, attendu que les cinq sixièmes de ces enfans ne sont devenus goîtreux qu'à l'âge de vingt à vingt-cinq ans, après avoir constamment demeuré sous l'influence des causes productrices de la maladie.

Influence du goître sur le physique et sur le moral.

Lorsque cette affection survient avant l'entier développement du corps et des facultés intellectuelles, il s'opère un changement presque subit dans l'économie; l'enfant perd ces beaux traits et cette mémémoire active qui faisaient le charme de ses parens, et, à mesure que la maladie fait des progrès, ses yeux deviennent ternes, son visage s'empâte et prend une couleur d'un blanc mat. Si le goître continue à faire des progrès et que rien ne s'oppose à sa marche, les facultés de l'entendement s'obscurcissent de plus en plus, le corps de l'enfant se flétrit, devient basané, se rabougrit. C'est là, suivant M. le professeur *Fodéré*, le premier degré du crétinisme, et alors, dit cet auteur : « Ces malheureux respirent et parlent à peine, et leur « cou et leurs épaules semblent seuls profiter de la nourriture. » J'ai eu occasion de constater tous ces faits plusieurs fois. Il n'est cependant pas rare de rencontrer dans mon pays des individus crétins sans engorgement du corps thyroïde, ayant même cette glande comme atrophiée. Ces êtres innocens, à face prolongée, à grosses lèvres, à bouche béante, à langue épaisse, gluante et pendante, à tête penchée, à peau flasque, ridée, terreuse, offrent assez fréquemment des difformités du crâne, qui est ou déprimé ou fort volumineux; ces malheureux, dont le physique est vraiment hideux, sont indifférens pour tout ce qui les entoure, et plongés dans une apathie et une stupidité complètes : ils sont généralement sourds et muets.

Lorsque le goître ne se développe qu'à l'époque où le corps et l'entendement sont formés, et ces cas sont les plus communs, alors

il n'exerce plus aucune influence sur le physique ni sur le moral, et son action, dans ce cas, est purement locale.

Les femmes sont plus sujettes à contracter le goître que les hommes, les enfans que les adultes, ceux-ci que les vieux, enfin ceux à constitution lâche et à peau blanche et fine que ceux à constitution forte et à peau rude.

Causes du goître.

Les causes du goître paraissent aussi difficiles à déterminer dans l'état actuel de la science que les fonctions de l'organe qui est le siége de cet engorgement. *Bartholin*, *Bruni*, *Borgella* et plusieurs autres auteurs les ont attribuées à l'usage des eaux, soit à leur température froide, due à la fonte des neiges ou des glaces qui en sont la source, soit aux sels ou élémens chimiques qu'elles tiennent en dissolution; mais les observations de *Saussure* (Voyage dans les Alpes, chap. des Crétins et des Albinos, tom. 4, pag. 39), les remarques de *Cullen* (Matière médicale, tom. 1^er^., pag. 413), et surtout les preuves accumulées par M. le professeur *Fodéré* (ouvrage cité, pag. 83 et 88), ont clairement démontré que l'opinion de ces auteurs était fausse et devait être abandonnée. Sans m'appesantir sur ce sujet, je dirai néanmoins que les habitans des communes situées près des Pyrénées ou dans l'intérieur des gorges, qui ne boivent habituellement que de l'eau venant de la fonte des neiges, sont rarement affectés de goître; tandis que cette maladie est très-commune à sept ou huit lieues des montagnes, dans les communes déjà citées, où les habitans d'ailleurs boivent habituellement du vin, et où l'eau dont ils se servent dans leurs ménages provient des puits, a constamment une douce température, et est, comme je l'ai déjà dit, d'une excellente qualité. M. le docteur *Gondelle* (Topographie médicale de Soissons, 1812, Bibliot. médic., n°. 39, pag. 11) dit : « Le goître n'est point dû à la mauvaise qualité « des eaux, comme on l'a cru long-temps, mais bien à la tempéra- « ture brumeuse et variable de l'atmosphère à laquelle on laisse ex-

« posée la gorge nue des jeunes personnes ; on le trouve moins fré-
« quemment chez les hommes, parce que les cravates leur mettent
« la gorge à l'abri de l'impression de l'air. »

M. *Fodéré* (ouvrage cité, pag. 60), qui a singulièrement éclairé l'histoire de cette maladie, pense que les causes qui concourent au développement du goître endémique sont les suivantes : « Habitation
« dans les vallées, au pied des grandes montagnes exposées aux
« vents du sud et de l'ouest; abondance d'arbres fruitiers autour
« des habitations; température douce, uniforme et humide; voisi-
« nage des rivières, torrens, lacs et marais; fertilité du sol et toutes
« les choses délicieuses pour le voyageur. »

Les causes émises par MM. *Gondelle* et le professeur *Fodéré* ne me paraissent pas d'une application plus heureuse sur les goîtreux de la Bigorre que celles qu'ils ont réfutées. En effet, c'est près des Pyrénées, dans l'intérieur des gorges, où toutes ces circonstances se trouvent favorablement réunies, que leur influence devrait se faire sentir, et c'est là cependant qu'on remarque peu de goîtreux comparativement aux communes citées plus haut, où le concours de toutes ces causes n'existe pas évidemment. Or donc, n'est-il pas naturel de penser, d'après ce qui précède, et surtout d'après la divergence d'opinions des auteurs sur ce point pathologique, que les vraies causes du goître, et principalement du goître endémique, nous sont inconnues et pourront rester encore long-temps couvertes d'un voile impénétrable : c'est l'opinion émise par M. le professeur *Andral,* dans ses Leçons orales d'hygiène publique. Ce célèbre professeur pense néanmoins que le voisinage des montagnes et l'intérieur des gorges, où l'air n'a pas un libre accès, sont des circonstances propres à favoriser le développement de cette maladie. Quoi qu'il en soit, on ne peut cependant pas s'empêcher d'avouer que cette maladie ne soit plus commune dans certaines contrées que dans d'autres, plus propres à telle constitution qu'à telle autre, etc. On observe, en effet, que les individus qui habitent les lieux élevés sont bien plus rarement affectés d'engorgemens thyroïdiens que ceux qui habitent les

plaines, et ceux à constitution faible et délicate plus fréquemment que ceux d'un tempérament fort et robuste.

Rien de plus difficile encore que d'indiquer d'une manière satisfaisante la théorie de la formation du goître. MM. *Fodéré* et *Brun* (ouvrages cités) attribuent cet engorgement à la coagulation de l'humeur que fournissent les sécrétoires de la thyroïde; d'autres au passage de l'air de la trachée-artère dans son parenchyme, à la suite des cris et des efforts violens. Ces vaines hypothèses ne peuvent soutenir le plus léger examen, et toutes répugnent plus ou moins aux lumières de la saine anatomie ou de la physiologie. On ne peut cependant pas se dissimuler que le corps thyroïde n'éprouve une grande modification morbide dans ses fonctions assimilatrices, à laquelle se rattachent tous les phénomènes du goître; mais, dans l'état actuel de la science, on ne peut donner que des explications purement conjecturales sur ce point pathologique.

Terminaisons du goître.

Le goître se termine le plus communément par résolution, quelquefois par suppuration, très-rarement par dégénérescence de tissus, et assez fréquemment en déterminant la mort, soit par asphyxie, soit par apoplexie.

Si la résolution est fréquemment le résultat d'une médication sagement administrée, elle est souvent aussi le résultat des efforts de la nature, et ces terminaisons heureuses ne sont pas rares chez les jeunes gens par le simple changement de pays. J'ai eu de fréquentes occasions de vérifier ce fait dans le département des Hautes-Pyrénées. M. le professeur *Fodéré* lui-même en est un exemple : affecté de cette maladie jusqu'à l'âge de quinze ans, il s'en est débarrassé à l'aide de ce moyen.

Les résolutions spontanées, produites par de grandes modifications qui s'opèrent dans l'économie animale soit sur le physique, soit sur le moral, sont fort rares; M. le professeur *Alibert* (Nouveaux

élémens de thérapeutique) en cite un exemple. « Un chagrin vio-
« lent, dit-il, étant venu accabler une dame pendant le régime de
« la terreur, un goître considérable qu'elle portait, et qui l'affligeait
« beaucoup, se dissipa spontanément. » M. *Brun* (ouvrage cité, page 7) rapporte aussi l'observation d'une femme qui guérit de cette infirmité par suite d'une affection cancéreuse de l'un et l'autre sein.

La terminaison du goître par suppuration est sans doute fort rare aussi ; cependant plusieurs auteurs en citent des exemples. *J.-L. Petit* (Traité des maladies chirurg., t. 1, p. 208) cite trois guérisons pareilles ; *Hevin* (Cours de path. et de thérap. chirurg., p. 229) en rapporte aussi un exemple. J'ai eu occasion d'observer un cas semblable, d'une très-grande importance, soit par le volume de la tumeur, soit par sa prompte résolution.

OBSERVATION.

La fille Payré, de la commune de Borderes, âgée de vingt-huit à trente ans, d'une constitution lymphatique, portait depuis environ sa quinzième année un engorgement chronique de la glande thyroïde, qui avait augmenté progressivement de grosseur. En 1824, treize ans à peu près après le début de l'engorgement, la tumeur, qui était uniglobulaire, égalait le volume d'une tête ordinaire d'adulte, et était fort dure ; néanmoins elle n'incommodait la malade que par son poids. A cette époque, toute la partie gauche de la tumeur fut spontanément envahie par une inflammation phlegmoneuse fort intense, qui se termina vers le cinquième ou sixième jour par un vaste foyer purulent que M. *Gilbert-Vignes*, praticien aussi célèbre que prudent, ouvrit avec l'instrument tranchant, et d'où s'écoula une grande quantité de pus d'un blanc légèrement grisâtre et presque inodore. La suppuration fut ensuite entretenue par l'application de corps légèrement excitans, qu'on mettait en contact avec la surface de la plaie, soit en injection, soit sous forme d'onguens. M. *Gilbert* faisait frictionner en même temps, deux fois par jour, toute la surface externe de

la tumeur avec la pommade d'hydriodate de potasse. Sous l'influence de cette médication, cet énorme goître diminua sensiblement de volume de jour en jour; et, au bout de six semaines, chose qui paraîtra peut-être extraordinaire, la guérison fut complète. Depuis cette époque cette fille jouit d'une parfaite santé, son cou est toujours resté mince et grêle. Pourquoi l'art ne pourrait-il pas imiter la nature dans des résultats si merveilleux!

Vers la fin de l'année 1828, étant en semestre, j'eus occasion de visiter une jeune femme de la commune de Marsat, qui portait depuis long-temps un goître fort volumineux; la tumeur était devenue spontanément le siége d'une inflammation phlegmoneuse très-intense, qui se serait vraisemblablement terminée comme chez le sujet de l'observation précédente, si cette malheureuse ne fût succombée, peu de jours après, à une pneumonie chronique, compliquée de gastro-entérite.

La dégénérescence cancéreuse du corps thyroïde, admise généralement par tous les auteurs, paraît extrêmement rare, à peine en cite-t-on quelques cas particuliers.

La transformation fibreuse, fibro-cartilagineuse et osseuse, ainsi que ces sortes de produits singuliers, tels que du sable, des concrétions pierreuses, etc., dont parle *Haller* (Élém. physio., tom. 3, p. 400), sont également fort rares.

Les terminaisons du goître par la mort sont encore assez communes; il n'est pas rare de voir le corps thyroïde, après avoir acquis un certain volume, devenir dur, compacte, et alors, par l'action mécanique qu'il exerce sur la trachée-artère et sur les vaisseaux de la tête, déterminer subitement la mort soit par asphyxie, soit par apoplexie.

M. *Lullier-Winslow* (Bibl. méd., fév. 1816, t. 2, p. 203) cite l'observation d'un goître, pesant une livre, qui avait comprimé la trachée-artère latéralement et occasioné la mort. *Béclard* et M. *J. Cloquet* ont rencontré aussi quelque chose de semblable sur le cadavre d'une vieille femme goîtreuse, dont la face injectée leur fit penser qu'elle avait été suffoquée. (Dict. des sci. méd., t. 18, p. 530.)

A l'appui de ces faits je dois citer deux observations qui me sont propres.

I^re^. OBSERVATION.

La veuve d'un forgeron de la commune de Bordères (Hautes-Pyrénées), mourut subitement dans le mois de décembre 1809. J'allais alors en Espagne, en qualité de chirurgien sous-aide; appelé dans l'instant même, en l'absence du chirurgien de l'endroit, je trouvai cette malheureuse étendue sur une chaise, ne donnant plus aucun signe de vie, et offrant sur sa face tous les caractères de l'asphyxie par suffocation. Elle portait depuis fort long-temps un goître triglobulaire de moyenne grosseur, qui rendait sa respiration courte et précipitée, et la voix rauque; cette femme s'était néanmoins toujours bien portée, et avait constamment vaqué à ses travaux ordinaires jusqu'au moment de cet accident. Tous mes efforts pour la rappeler à la vie furent inutiles; alors, pénétré de l'idée qu'une cause mécanique quelconque devait obstruer les voies aériennes, j'allais pratiquer l'opération de la bronchotomie, encouragé par les principes que je venais de puiser à la célèbre école de Paris, lorsque madame *Gilbert-Vignes*, épouse du chirurgien de l'endroit, me fit observer que j'étais bien jeune pour une semblable entreprise, qu'il ne fallait pas m'exposer, dans le doute de la réussite, à un blâme qu'on ne manquerait pas de taxer de témérité. Je me rendis, quoique avec grand regret, à cet avis, bien persuadé qu'il était dicté par l'intérêt et l'amitié qu'elle me portait. J'abandonnai donc le projet de l'opération; je continuai néanmoins de nouvelles tentatives pour la rappeler à la vie, mais tous mes efforts furent sans résultat. Le lendemain, à l'insu des parens, je vérifiai les organes de la respiration seulement, conjointement avec M. le docteur *Gilbert-Vignes;* la glande thyroïde disséquée présentait trois tumeurs globulaires; chacune d'elles égalait à peu près le volume d'une pomme ordinaire, celle du milieu était cependant moins grosse que les autres: les deux latérales étaient dures, compactes, presque cartilagineuses; elles

pressaient fortement la partie supérieure de la trachée-artère, de manière que ce conduit était tellement aplati latéralement, que les parois étaient en contact, en sorte que le passage de l'air était complètement obstrué. Je ne remarquai d'autres particularités, si ce n'est les poumons gorgés d'une grande quantité de sang et le cœur très-dilaté.

Les trois masses du corps thyroïde furent incisées, et offrirent un tissu fibreux très-serré, d'un gris rougeâtre, les vaisseaux artériels et veineux très-dilatés; on y remarquait aussi quelques points blanchâtres, lardacés et compactes.

II^e^. OBSERVATION.

Le nommé Étienne Anglesat, de la commune de Tostat (Hautes-Pyrénées), âgé d'environ trente-six ans, d'une petite taille, rabougri, et d'une intelligence fort médiocre, portait depuis son enfance un goître triglobulaire de grosseur moyenne, qui rendait sa voix rauque et sa respiration courte et précipitée. Cet homme mourut subitement dans le mois d'août 1819. On le trouva au milieu des champs, quelques heures après l'accident, tenant encore un morceau de pain à la main. J'en fis l'autopsie, trente-six heures après la mort, en présence du docteur *Caussade*. L'extérieur du cadavre n'offrait rien de particulier, si ce n'est cet ensemble de phénomènes que présentent généralement les individus morts suffoqués. Après avoir examiné successivement tous les organes, que je trouvai exempts de toute lésion organique, je disséquai le corps thyroïde en l'isolant des parties voisines avec toute la précaution qu'il me fut possible, afin de bien conserver tous ses rapports. Par ce moyen, je pus m'assurer que la trachée-artère était aplatie latéralement par la pression qu'exerçaient dessus les deux lobes correspondans de la glande. Pour mieux vérifier le fait, j'enlevai le larynx avec la tumeur; alors il me fut très-facile de constater positivement la chose, en examinant ce conduit par sa

partie postérieure. L'aplatissement de la trachée était évident ; il ne s'étendait qu'à ses quatre premiers cerceaux cartilagineux ; les parois latérales étaient moins rapprochées que dans l'observation précédente, et ce conduit aérien me sembla conserver assez d'ampleur pour que la respiration eût pu s'effectuer : mais, ayant trouvé une grosse miette de pain au-dessus du rétrécissement, qui l'obstruait complètement, je pensai que la mort de ce malheureux était due à cette dernière circonstance. Le tissu du corps thyroïde était cellulo-vasculaire, un peu consistant, mais sans aucune trace d'organisation anormale. Les vaisseaux étaient médiocrement dilatés.

Ces deux observations me portèrent à faire plus tard les remarques suivantes, que j'ai pu vérifier sur un grand nombre d'individus des Pyrénées :

1°. Les goîtres triglobulaires, quoique d'un volume médiocre, déterminent néanmoins presque toujours, par leur pression sur les parties latérales de la trachée, la raucité de la voix, la gêne de la respiration et quelquefois de la déglutition.

2°. Les goîtres uniglobulaires produisent rarement ces accidens, quel que soit leur volume ; ils ne gênent le plus ordinairement que par leur poids.

Traitement du goître.

La première indication qui se présente dans le traitement du goître endémique est, ce me semble, l'éloignement des individus atteints de cette maladie des lieux où ils l'ont contractée. La nécessité de cette précaution a été généralement sentie par les médecins. *Hallé* (Hygiène) recommande dans ces cas les voyages et l'habitation dans des pays ouverts, dans lesquels l'air est salubre, sec et renouvelé. M. *Fodéré*, indépendamment des voyages, dont il fait un précepte, conseille aussi, « la propreté, l'exercice journalier, les frictions sè-« ches, toniques et excitantes sur la peau ; une bonne alimentation ;

« les vêtemens propres à défendre de toute espèce d'humidité, et qui « puissent particulièrement protéger le cou, etc. » Qui ne sait pas d'ailleurs que cette série de moyens de régime connus, qu'on oppose généralement avec plus ou moins de succès, dans tous les lieux, à la faiblesse de toute l'économie, à la constitution lymphatique, et surtout aux scrophules, sont conseillés par presque tous les auteurs dans le cas de goître endémique ?

Les remèdes, soit externes, soit internes, qu'on a employés contre cette maladie, sont en très-grand nombre. Parmi les internes, ceux qu'on a le plus vantés sont, les yeux d'écrevisse, l'écarlate, les coquilles d'œufs, et particulièrement l'éponge réduite en poudre. On les administre ensemble ou séparément, à la dose de deux gros par jour, un le matin et un le soir, dans l'eau ou le vin, ou bien encore en opiat, en bols ou en pastilles. M. le professeur *Fodéré* dit avoir presque toujours obtenu de bons résultats de l'usage de l'éponge à demi-calcinée, mêlée avec du miel et de la cannelle en poudre, dont il forme un opiat : la dose est, *gros comme une noisette* trois fois par jour. M. le professeur *Boyer* recommande de seconder l'effet de ce médicament en tenant toujours le cou chaudement, surtout lorsque le goître a été contracté dans les pays où cette maladie est endémique.

Les remèdes externes les plus vantés sont, les emplâtres fondans, les cataplasmes résolutifs, les frictions sèches ou médicamenteuses avec l'onguent, des linimens, etc. M. le professeur *Boyer* (Maladies chirurgicales, t. 7, p. 78) a fréquemment obtenu de bons résultats d'un collier fait avec les folles fleurs de tan, de chaux éteinte en poudre, et de muriate d'ammoniaque, dans les proportions suivantes : folles fleurs de tan, 4 parties ; chaux éteinte en poudre, 4 parties ; hydrochlorate d'ammoniaque, 1 partie. Ce moyen m'a réussi un bon nombre de fois.

Une infinité d'autres médicamens, soit internes, soit externes, ont

encore été préconisés contre le goître ; mais leur peu d'efficacité en a fait abandonner l'usage.

Les préparations d'iode, que M. *Coindet* a employées le premier contre l'engorgement thyroïdien, paraissent jouir d'une grande supériorité sur tous les moyens mis en usage jusqu'à ce jour contre cette affection. En 1822, j'employai la teinture d'iode sur un assez grand nombre de goîtreux, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur : dans le premier cas, je la donnai depuis cinq gouttes jusqu'à quinze ; dans le deuxième, je fis seulement frictionner la tumeur deux fois par jour avec quinze à vingt goutes chaque fois. J'eus rarement à me louer de ses effets ; elle détermina fréquemment de l'irritation à l'estomac et la fièvre intermittente tierce, peu rebelles à la vérité chez les filles douées d'un certain degré de sensibilité. Je fus obligé de renoncer entièrement à l'usage de ce moyen, auquel je substituai la pommade d'hydriodate de potasse, proclamée déjà par presque tous les journaux de médecine comme un moyen extrêmement efficace contre cette affection. Je faisais frotter toute la tumeur deux fois par jour, matin et soir, avec cette pommade, *gros comme une noisette ;* en même temps je donnais à l'intérieur l'éponge calcinée à la dose de deux gros par jour, un le matin et un le soir, dans du vin ordinaire. Cette médication fut presque constamment couronnée de succès lorsque je n'avais pas à faire à des goîtres très-volumineux, dont la dureté pouvait faire supposer une dégénérescence de tissus, et que les malades en continuaient l'usage sans interruption pendant plusieurs mois de suite.

L'efficacité de l'éponge est tellement connue contre le goître, dans les Pyrénées, que la plupart des individus affectés de cette maladie en font usage sans consulter les médecins, et s'en délivrent facilement dans le plus grand nombre de cas.

Lorsque le goître est devenu rebelle aux médications que je viens d'énumérer, l'art possède encore trois opérations qui ont été successivement conseillées par les auteurs : ces opérations consistent, l'une

dans l'ablation entière ou partielle de la tumeur thyroïdienne, l'autre dans l'emploi du séton, et enfin la troisième dans l'application des caustiques. *Desault* (Œuv. chirurg., tom. 2, pag. 298) a pratiqué le premier cette opération, et a été assez heureux pour enlever avec succès un goître de deux pouces à peu près de diamètre. M. le professeur *Fodéré* (ouvrage cité, p. 117) dit avoir vu réussir fréquemment celle-ci même entre des mains inhabiles : il cite des individus qui se sont débarrassés eux-mêmes de cette incommodité, sans qu'il en soit résulté des accidens; mais tous les faits cités par ce célèbre auteur sont rapportés d'une manière peu précise et trop vague pour qu'on puisse y ajouter foi et les regarder comme des exemples avérés. Je ne crois pas qu'un chirurgien éclairé puisse se dissimuler le danger auquel expose cette terrible et dangereuse opération, et le grand nombre d'insuccès bien connus devrait suffire, ce me semble, pour la faire rejeter entièrement du cadre des opérations chirurgicales. Combien d'exemples n'a-t-on pas de malheureux morts sous le couteau, ou peu d'instans après l'ablation de la tumeur? Ce n'est donc pas sans de justes raisons que le célèbre professeur *Boyer*, dont l'opinion doit faire autorité dans cette circonstance, dit : « L'extirpation de la thyroïde est au nombre des opérations que la « prudence, la raison et l'expérience désavouent. » (Ouvrage cité, pag. 82.) M. *Rullier* (Dissert. inaug., 1808), après avoir démontré que l'hémorrhagie est bien moins à redouter que les suites de l'opération, en suivant le procédé adopté par M. le professeur *Dupuytren*, sur un goître énorme qu'il enleva à une femme en 1808, conclut :

« 1°. L'opération faite sur la totalité d'un goître volumineux est, « même entre les mains les plus habiles, excessivement dangereuse, « mais moins par l'hémorrhagie que par l'irritation, le spasme et « la douleur, qui en sont inséparables; 2°. l'excision ne peut être « pratiquée que sur des goîtres isolés et petits. »

D'après tout ce qui précède, il n'est pas difficile de prononcer *à priori* si, dans le plus grand nombre de cas, il ne vaut pas mieux li-

vrer les personnes goîtreuses aux efforts conservateurs de la nature, si ce mal a déjà résisté aux remèdes que j'ai énumérés, que de les exposer, par cette opération, à une mort presque certaine, en leur faisant supporter en outre les douleurs les plus longues et les plus aiguës.

Le séton, qui offre bien moins de danger que l'ablation entière de la tumeur, peut être employé lorsque le goître est de moyenne grosseur et qu'il a résisté aux moyens internes et externes.

Les caustiques, qui ont été conseillés par quelques auteurs, ne doivent être mis en usage qu'avec la plus grande réserve.

M'appesantir plus long-temps sur cette matière serait sortir des bornes que je me suis prescrites. Je fais des vœux pour que d'autres, plus éclairés que moi, répandent de la clarté sur cette maladie, et surtout pour qu'ils découvrent des moyens plus efficaces pour sa guérison que tous ceux que j'ai passés en revue.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Apoplexiam solvere vehementem, impossibile, debilem, non facile. *Sect.* 2, *aph.* 42.

II.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Ibid.*, *aph.* 46.

III.

Ex vulneribus vehementibus, convulsio aut tetanos, malum. *Sect.* 7, *aph.* 13.

IV.

A plagâ in caput, stupor, aut delirium, malum. *Ibid.*, *aph.* 14.

V.

Quæ medicamenta non sanant, ea ferrum sanat; quæ ferrum non sanat, ea ignis sanat; quæ verò ignis non sanat, ea insanabilia existimare oportet. *Sect.* 8, *aph.* 6.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Febricitanti sudor superveniens, febre non remittente, malum. Prolongatur enim morbus, et copiosiorem humiditatem indicat. *Sect.* 4, *aph* 56.

II.

In omni morbo, mente valere, et benè se habere ad ea quæ offeruntur, bonum est; contrarium verò, malum. *Sect.* 2, *aph,* 33.

III.

Quibus in urinâ crassâ existente furfuracea simul minguntur, iis vesica scabie laborat. *Sect.* 4, *aph.* 77.

IV.

Mulieri in utero gerenti, si alvus multum fluat, periculum ne abortiat. *Sect.* 5, *aph.* 37.

V.

Renum et vesicæ dolores difficulter sanantur in senibus. *Sect.* 6, *aph.* 6.